

## DS n° 1-Bilan de la correction

### Le résumé :

l'idée de *continuité entre le travail humain et les processus* qui sont partout à l'oeuvre dans la nature, et permettent de garantir la survie des espèces tout en influant sur la composition du milieu qu'elles occupent, devait être restituée ;

le rôle de *l'exemple central* du texte devait être bien identifié : il avait pour vocation de souligner l'influence du territoire et des ressources qu'il comporte sur les habitants qui l'occupent, et réciproquement, cette *influence réciproque* rendant indissociable ce qui fait leurs identités respectives (le paysage reflète l'histoire dont il est *partiellement* le produit, cette dernière étant elle-même partiellement déterminée par les dispositions et les contraintes liées au milieu).

La distinction entre les *résultats* matériels auquel aboutit le travail et les *processus*, « invisibles », qui en sont à l'origine, et dans lesquels consistent l'essentiel de ce qui fait la valeur et l'intérêt du travail humain, devait être bien rendue dans le résumé du texte ; cette distinction ouvrant par ailleurs sur la réflexion proposé en dissertation.

### La dissertation :

« Est-ce en se tournant vers les résultats matériels du travail humain qu'on en comprend le mieux les bénéfices ? »

#### *les principaux problèmes rencontrés dans les copies :*

- la **gestion du temps** : plusieurs dissertations sont inachevées – il faut tâcher de réaliser le résumé en 1h, et dans tous les cas en moins d'1h30, pour se laisser assez de temps pour réaliser la dissertation.

- l'**orthographe** : beaucoup de copies (parfois bonnes ou assez bonnes) perdent des points à cause de l'orthographe (je ne suis pas allé au-delà de 3 points de pénalité, finalement... mais beaucoup de copies contiennent plus de 10 fautes au total...).

- l'**analyse du sujet** : les notions du sujet sont souvent très insuffisamment analysées – la notion de « *bénéfice* » par exemple peut aussi bien renvoyer aux bénéfices liés directement aux *résultats matériels* du travail (l'utilité des objets produits ou fabriqués, ou des actions menées dans le cadre du travail), qu'au *profit* que l'on peut espérer retirer en échange des objets produits ou des actions effectuées dans le cadre de son travail (la rémunération, le salaire...) ; il arrive fréquemment qu'on soit très mal payé en contrepartie d'un travail qui est pourtant très utile, voire indispensable (ex. les infirmier·es ou les aide-soignant·es : « applaudir ne suffit pas ! »). Inversement, si certaines personnes sont prêtes à payer un certain prix en échange du produit du travail d'autres personnes (des biens de consommation, des services, etc.) c'est que ce produit est perçu comme utile : si le travail a un bénéfice, cela semble donc d'abord lié à l'*utilité* de ce qu'il produit. Les notions de *profit*, d'*utilité* et de *bénéfice* ont souvent été prises comme des synonymes alors qu'elles méritaient d'être distinguées, et leurs liens d'être discutés.

On pouvait ainsi distinguer le bénéfice qui peut être *directement* retiré de son travail, grâce à l'*utilité de ce qu'il produit* (par exemple, le résultat du travail des paysans, tel que Virgile le dépeint, leur est directement utile car il consiste dans des choses qui satisfont directement aux besoins de la

vie humaine, car ils sont consommables – les fruits, les récoltes...), du bénéfice qui peut être retiré *indirectement* de son travail, grâce à l'échange, contre de l'argent, ou contre d'autres biens. A cet égard, le choix par Michel Vinaver de situer l'action dans une entreprise de papier-toilette souligne ironiquement le fait que l'utilité « réelle » de ce qui est produit dans le cadre du travail humain peut devenir très secondaire en regard du *profit* qu'on peut espérer en retirer. De même, lorsque Simone Weil souligne que la seule motivation des ouvriers à l'usine consiste dans l'argent qu'il leur permet de gagner pour vivre, il fallait garder à l'esprit qu'il en va d'une situation « dégradée » : normalement, le travail ne devrait pas se résumer à n'être qu'un gagne-pain ; le bénéfice véritable qu'on peut espérer en retirer ne peut se résumer à l'argent qu'il nous permet de gagner, quelle que soit cette quantité d'argent. Si on peut éprouver une forme de satisfaction dans son travail c'est à la condition d'avoir le sentiment de contribuer à quelque chose d'utile en l'effectuant, et que ce travail a du sens, indépendamment du fait qu'il nous permet d'obtenir un salaire. Il fallait donc veiller à ne pas confondre les notions de *profit*, d'*utilité* et de *bénéfice*, mais réinterroger leur rapports tout en les distinguant.

Par ailleurs, si on s'en tient à cette première série de remarques, cela revient bien à identifier le bénéfice du travail à ses résultats matériels : c'est aux résultats qu'il produit qu'on peut dire si un travail est utile, et donc bénéfique, ou non. Une façon d'envisager une alternative pouvait consister à envisager des bénéfices qui ne relèvent pas de l'utilité : les aptitudes qu'il a fallu développer pour parvenir à certains résultats matériels, ont bien été dictées par la recherche d'utilité, voire de profit, mais elles sont par elles-mêmes bénéfiques - elles sont un bénéfice *en soi*, abstraction faite des résultats qu'elles ont permis de produire. Virgile souligne ainsi que les connaissances qu'il faut acquérir pour parvenir à cultiver efficacement la terre, et apporter aux plantes et aux animaux les soins qu'ils requièrent, conduisent en retour à établir un lien d'intimité, quasi-symbiotique avec l'environnement : il semble que c'est cette osmose entre l'être humain et son milieu qui fait à ses yeux la valeur profonde du travail agricole, bien plus que les produits qu'il permet d'obtenir, et qui le rendent digne d'un tel éloge poétique. De même, Simone Weil souligne que, dans cette situation dégradée que représente le travail à l'usine, il est possible de tirer des bénéfices inattendus, et qui n'ont rien à voir avec l'utilité du travail ou le profit qu'on en retire, bien au contraire : la dureté des conditions de travail rend d'autant plus précieux le moindre geste de bienveillance gratuite de la part d'un camarade d'usine (« le moindre acte de bienveillance, depuis un simple sourire jusqu'à un service rendu, exige qu'on triomphe de la fatigue, de l'obsession du salaire, de tout ce qui accable et incite à se replier sur soi », p. 68) et redonne confiance en l'être humain dont la véritable nature ne se révèle peut-être jamais mieux que dans l'adversité : loin de n'obéir qu'à une logique utilitariste, autocentrée, c'est la solidarité et l'empathie qui l'emportent. Le genre de valeurs qui se révèlent à cette occasion représentent un bénéfice en soi ; il n'est nul besoin de se demander à quoi elles servent. Valeurs non serviles manifestées au coeur même du travail aliéné, elles attestent d'une vérité concernant la condition humaine qui ne se révèle peut-être jamais mieux que lorsqu'elle est confrontée à sa propre misère. C'est du moins, ce que semble vouloir soutenir S. Weil, dans des accents qui se font de plus en plus mystiques à mesure qu'on avance dans la lecture de son texte : « la condition des travailleurs est celle où la faim de finalité qui constitue l'être même de tout homme ne peut pas être rassasiée, sinon par Dieu. C'est là leur privilège. Ils sont seuls à le posséder. Dans toutes les autres conditions, sans exception, des fins particulières se proposent à l'activité (...) Pour les travailleurs, il n'y a pas d'écran. Rien ne les sépare de Dieu. Ils n'ont qu'à lever la tête » (p.424). Alors que dans toutes les autres conditions sociales, des fins particulières peuvent venir s'interposer et venir faire croire au fait que l'existence humaine pourrait avoir un sens, S. Weil soutient ici que le sort des ouvriers les confrontent à la « vie nue » ; l'absence de sens de leur travail, et la souffrance, pour ne pas dire la misère, qui en résulte les confronte plus directement et crûment à une vérité de l'existence humaine qui pourrait échapper au commun des mortels. Le véritable bénéfice du travail humain, à en croire S. Weil serait donc à rechercher dans cette

révélation de la vérité de l'existence à laquelle il nous expose, davantage que dans toute autre forme de bénéfice, matériel, intellectuel ou moral.

- **problématique et plan** : la plupart des copies font l'effort de développer la problématique, mais trop souvent cela reste inabouti du fait des défauts de l'analyse ; attention par ailleurs à ne pas multiplier à outrance les questions : il est préférable de préciser le problème en direction duquel pointent les questions que vous posez, en faisant des distinctions ou en requestionnant le sens de certaines notions - par exemple, dans de nombreuses copies, l'alternative consiste à envisager l'idée qu'il y aurait des bénéfices « immatériels » pouvant être retirés du travail : il faudrait suggérer au moins, dès l'introduction en quoi peuvent consister de tels bénéfices « immatériels » (par exemple en suggérant qu'il peut s'agir de bénéfices liés au développement de certaines aptitudes physiques, intellectuelles et morales, nécessaires pour parvenir à certains résultats « matériels » - l'objet de la 2<sup>e</sup> partie sera donc de montrer que ces aptitudes ont une valeur « en soi », indépendante des résultats qu'elles permettent d'obtenir, et qu'elles ne sont pas seulement estimables par l'utilité qu'on peut en retirer).

Le plan tient généralement en deux parties : là encore, les défauts de l'analyse, empêchent d'envisager une 3<sup>e</sup> partie efficace (par exemple : si les bénéfices du travail humain ne peuvent pas être réduits à ses résultats matériels, peut-on cependant en prendre pleinement la mesure abstraction faite des résultats qu'ils permettent d'obtenir ?) La lecture attentive du texte de P. Valéry permettait assez facilement d'envisager cette thèse, et donc une 3<sup>e</sup> partie (la distinction entre les œuvres et les produits, inspirée par H. Arendt, pouvait servir à souligner que ce qui résulte matériellement du travail humain a de la valeur non seulement du fait de son utilité pour la vie humaine, mais encore plus en tant que reflet de l'ingéniosité humaine, de l'histoire et de la richesse des cultures).

La formulation du sujet pouvait aider à trouver cette 3<sup>e</sup> partie : (II) on peut comprendre le bénéfice du travail humain sans se tourner vers...(dans la mesure où ce bénéfice ne se réduit pas à ses résultats matériels, à l'utilité ou au profit qu'on peut espérer en retirer ; mais tiennent aux aptitudes qu'il a fallu développer...) → (III) mais on ne comprend jamais *aussi bien* (« on ne comprend pas mieux... ») ce bénéfice qu'en se tournant vers ses résultats matériels dans la mesure où ces derniers consistent dans des œuvres et non dans de simples produits, et reflètent l'intelligence et la *liberté* qui en sont à l'origine (...)